

J'ai échoué trois fois au concours d'entrée à l'Ecole normale ... Et dès l'écrit. [...] L'échec à un pareil examen a un caractère net, concentré, radical. [...] Humilié jusqu'à l'os. C'est plus tard, bien plus tard, que j'ai compris que je devais tout à cet échec sans lequel ma vie aurait sans doute été moins riche et moins intéressante.

Pierre Nora, *Jeunesse*, Gallimard, 2021

## Introduction

Pourquoi consacrer un essai à l'une des plus illustres hellénistes de sa génération quand on n'est pas une spécialiste des études grecques ? Autant le dire d'entrée de jeu, j'ai commencé à m'intéresser à Jacqueline de Romilly (1913-2010) non à partir de ses travaux savants mais par hasard, après la lecture de *Jeanne*, ouvrage à caractère autobiographique consacré à sa mère, la romancière Jeanne-David Malvoisin, qui tint un rôle capital dans sa vie. Bizarrement, elle n'en a autorisé la publication qu'à titre posthume, décision ayant eu le don de m'intriguer jusqu'à ce

que je découvre que ce livre recelait les secrets les mieux gardés de Jacqueline de Romilly réputée d'une discrétion extrême sur sa vie privée, à première vue sans histoire. Sauf que les vies apparemment les plus sages dissimulent parfois des mystères insoupçonnables qui déterminent l'orientation d'une existence de savant apparemment banale, du moins sur le plan sentimental.

Dans le sillage de *Jeanne*, hommage filial sensible et émouvant, écrit dans une langue admirable de simplicité, j'ai lu la plupart des œuvres non savantes de Jacqueline de Romilly, à la recherche d'une femme particulièrement soucieuse de dissimuler ses sentiments comme ses amours. Or, c'est souvent dans les ouvrages à caractère fictionnel que même l'individu le plus secret, tout comme l'écrivain peu familier avec la transposition romanesque de son vécu, ne peut s'empêcher, même en les déformant sciemment, d'évoquer ses souvenirs les plus marquants, de laisser transparaître ses pensées les plus intimes, ses frustrations les plus douloureuses. Bref, de révéler par le recours inconscient à des thèmes récurrents qui se jouent de l'autocensure, une personnalité infiniment plus complexe, tourmentée et insatisfaite que l'image lisse de la grande bourgeoise, de la brillante intellectuelle, du professeur couvert d'honneurs, de l'académicienne encensée par les médias, et pour finir de la vieille dame pathétique.

Ma curiosité envers ce qui m'apparaissait comme le mystère Jacqueline de Romilly m'a paru d'autant plus justifiée que, dans les années quatre-vingt-dix, je m'étais lancée, sous l'influence des théories développées par Pierre Bourdieu dans *Les Héritiers* et *La*

*Noblesse d'État*, dans une recherche qualitative approfondie sur les motivations et le devenir des premiers de classe : *Que sont les premiers devenus ?* Dans la perspective d'étudier les origines sociales, le profil psychologique, le cursus scolaire et la carrière des phœnix du classement, j'avais recueilli les témoignages d'une trentaine de « premiers de classe » issus des filières les plus prestigieuses : lauréats du Concours général, caciques de Normales Sup, majors de Polytechnique ou de l'ENA –premiers à l'agrégation, parmi lesquels Françoise Chandernagor, Alain Minc, Régis Debray –, Jean-Marc Sauvé... et bien d'autres restés plus obscurs, à qui leurs titres ouvrent en principe la voie royale et, vu de l'extérieur, la promesse d'une vie enviable, afin de voir si leur parcours professionnel et leur vie personnelle se révélaient conforme à la représentation idéalisée du Premier de classe incarné en leur temps par Romain Rolland, Jean-Paul Sartre ou Simone de Beauvoir, c'est-à-dire de grands esprits créatifs qui passèrent leur vie à faire des pas de côté.

Dans les générations auxquelles je me suis intéressée, aucun lauréat, à ma connaissance, n'a égalé le parcours rectiligne sur les sommets de l'institution scolaire et universitaire que Jacqueline de Romilly dont j'aurais pu solliciter le témoignage si, à l'époque, j'avais connu sa trajectoire et surtout si je n'avais pas limité mon échantillon aux premiers de classe nés entre 1925 et 1970.

Je regrette d'autant plus cette omission que je ne pouvais rêver d'une première de classe aussi archétypale, à la tête d'un palmarès aussi exceptionnel, mais dont les rares aveux et les nombreux récits fictionnels, écrits au seuil de la vieillesse, laissent deviner

que l'accumulation de prix d'excellence du début de la scolarité jusqu'au terme d'un parcours académique remarquable à divers titres ne va pas nécessairement de pair avec une vie personnelle réussie, une personnalité épanouie. C'est en tout cas ce que laissent deviner les nouvelles de Jacqueline de Romilly, pour la plupart teintées de regrets et de remords. Comme si, au terme de sa longue existence, l'amoureuse de la Grèce antique ne pouvait s'empêcher de déplorer être passée à côté d'une partie de la vie, à l'heure du bilan final, la plus importante, alors que d'autres, malgré les souffrances et les échecs inévitables, tirent de l'existence un bilan nettement plus positif à l'image d'un Jean d'Ormesson qui ne fut pas un éternel premier de classe, loin de là, mais un chanceux comme il le confesse dans son avant dernier ouvrage : *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle.*

La brillante universitaire, lauréate du Concours général, cacique à Normale Sup, seconde à l'agrégation de lettres classiques, première femme professeur au Collège de France et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, enfin deuxième femme élue à l'Académie française, trophées auxquels s'ajoutent pléthore de décorations et de distinctions honorifiques décernées par de prestigieuses universités étrangères, n'a osé s'interroger sur le sens de sa vie qu'au seuil de la vieillesse. Comme si affronter plus tôt un exercice aussi périlleux, pourtant loin de s'apparenter à une auto-analyse rigoureuse et assumée, avait présenté pour elle un trop grand risque, avant d'être protégée par le grand âge, vecteur de lucidité et de résignation. Comme si, au moment de l'ultime bilan, la brillante intellectuelle

se devait de jeter enfin un regard lucide sur son passé afin de comprendre pourquoi, d'une certaine façon, elle était passée à côté de tant de choses qui donnent un autre sens à la vie que le travail forcené et l'accumulation de médailles : « Peut-être ne comprend-on vraiment les êtres et les événements que lorsqu'on a le recul du temps et l'expérience de l'âge. [...]. Chez les personnes âgées, le regret est toujours ourlé par le remords<sup>1</sup>. »

Cet essai, qui fera l'impasse sur les travaux savants de Jacqueline de Romilly se donne donc comme principaux objectifs :

Tout d'abord, de dévoiler les aspects les plus complexes et les plus paradoxaux de la personnalité de celle à qui on ne connaît qu'une passion en dehors de sa mère : Thucydide, l'historien de la guerre du Péloponnèse ; un seul combat auquel elle s'est consacrée sans relâche de mai 1968 à décembre 2010, date de sa mort : la défense des langues anciennes et d'un enseignement de qualité. La litanie des regrets qui parsèment les écrits tardifs de Jacqueline de Romilly m'a incitée à en savoir davantage sur sa personnalité, sa vie privée, à élucider ses secrets les plus soigneusement dissimulés mais auxquels elle ne peut s'empêcher de faire allusion dans ses nouvelles, mais aussi la cause secrète de ses tourments ainsi que les divers éléments l'ayant conditionné à devenir une éternelle première de classe, un véritable bourreau de travail, comme si un impératif kantien logé au plus profond de son être l'avait inconsciemment contrainte à sacrifier sa vie privée pour se maintenir toujours à la première place.

1 J. de Romilly, *Laisse flotter les rubans*.

Ensuite d'analyser la relation entre Jacqueline, née David, devenue orpheline à l'âge d'un an, et sa mère, la romancière Jeanne David Malvoisin. Quelles furent les conséquences sur son développement affectif, ses orientations intellectuelles, sa carrière, son parcours d'exception, ses choix existentiels, sa vie de femme, de cette relation fusionnelle hors norme dans laquelle nul n'est jamais véritablement parvenu à s'immiscer ?

La troisième question concerne la problématique identitaire de Jacqueline de Romilly qui, du fait d'événements dramatiques antérieurs à sa naissance, ne prit conscience de ses origines juives que lors de la Deuxième guerre mondiale, à la suite des lois raciales dont elle fut victime. Quels éléments l'incitèrent sur le tard à se rapprocher d'une judéité transmise par son père et longtemps mal assumée. S'agissait-il d'une cause religieuse ou d'une autre nature ? Quelles furent les conséquences inattendues d'un questionnement identitaire si tardif ?

En d'autres termes, quel cheminement a conduit une intellectuelle si rationnelle jusque-là à se rapprocher vers la fin de sa vie de la spiritualité, voire d'une certaine forme de mysticisme, tout en restant incapable de croire et d'adhérer complètement à une religion plutôt qu'à une autre ? D'autant que certaines de ses décisions ultimes, pour le moins paradoxales, ont de quoi laisser perplexes ses amis et ses admirateurs.

Dernier point intrigant : quelles raisons poussèrent celle qui avait toujours creusé le même sillon à oser, après son départ à la retraite, faire un curieux pas de côté en se lançant dans l'écriture d'ouvrages romanesques ? Cette démarche plutôt inhabituelle

chez les grands érudits et les savants, non seulement intrigue mais révèle à quel point sa personnalité était complexe, pleine de mystères et de contradictions. Il est vrai qu'au lendemain de la guerre, avant même de terminer sa thèse, elle avait publié avec succès un roman sous pseudonyme dont elle n'a jamais fait état, comme si une pudeur extrême lui interdisait de laisser transparaître la partie sensible de sa personnalité. Comme si, d'une certaine façon, elle craignait d'admettre que sa carrière n'avait pas été celle qu'elle aurait choisie si elle n'avait pas été cornaquée par une volonté plus forte que la sienne à accomplir celle d'un père doté de tous les talents mais disparu trop jeune pour accomplir son destin prometteur ?





## Chapitre 1

### Une histoire familiale douloureuse

Jacqueline de Romilly dont le nom fut longtemps inscrit au panthéon des grands hellénistes du vingtième siècle, et reste associé à celui de Thucydide, l'historien de la guerre du Péloponnèse, est née Jacqueline David, à Chartres, le 26 mars 1913. Elle est décédée le 18 décembre 2010, à l'âge de 97 ans, à l'hôpital Ambroise Paré de Boulogne-Billancourt.

Curieusement, celle qui a connu tous les honneurs d'un parcours d'exception, surtout pour une femme de son temps, a souhaité que sur sa pierre tombale ne figure que son nom de jeune fille, au-dessous de celui d'une mère adorée. Pourtant, autant le nom de Jacqueline de Romilly est connu même au-delà du monde académique, autant celui de Jacqueline David n'évoque plus rien, ceux l'ayant connue naguère sous ce nom n'étant plus de ce monde depuis longtemps.

Pour des raisons mystérieuses, elle s'est pourtant soigneusement abstenue d'évoquer sa famille paternelle dans son seul ouvrage à caractère autobiographique partiellement assumé, *Jeanne*, dont la

parution ne devait se faire qu'à titre posthume. Seul détail à leur propos mentionné de manière furtive :

« Maxime était juif » Concernant sa famille maternelle, au demeurant bien banale, elle se montre en revanche un peu plus prolixe, tout en précisant ne s'être jamais passionné pour les récits familiaux ni avoir jamais ressenti le besoin de se pencher sur ses origines familiales, en particulier sur son côté paternel presque totalement occulté. Comme si un instinct de survie, l'avait amené à se réfugier dans un passé lointain et impersonnel : celui des auteurs de la Grèce antique auxquels elle a consacré sa vie.

## UNE MÈRE TROP PARFAITE

Jacqueline David est le fruit d'un mariage d'amour, phénomène encore rare au début du vingtième siècle, où nombre de mariages bourgeois étaient des mariages arrangés. Or ses parents, en plus de s'être rencontrés loin des circuits classiques, se sont choisis librement malgré des obstacles qui, théoriquement, auraient dû les séparer, Jeanne étant catholique et Maxime, juif. Sur sa famille paternelle, Jacqueline ne fournit pratiquement aucune autre indication. Elle consent en revanche à donner quelques détails sur sa famille maternelle, que sa mère, adepte de la célèbre phrase d'André Gide, « Famille je vous hais », ne portait pas dans son cœur.

Jeanne-Marie-Charlotte-Léonie Malvoisin (1886-1976), est née à Chaumont, Haute-Marne, dans une famille honorable quoique loin d'être fortunée. Si Jacqueline peut raconter en détail la vie de sa mère avec qui elle conserva toujours une relation quasi

symbiotique, en revanche elle ignore pratiquement tout de sa grand-mère maternelle, née Marie-Charlotte Thomas, si ce n'est que celle-ci a succombé à une phtisie foudroyante attrapée en soignant avec dévouement une jeune bonne tuberculeuse. Jeanne avait alors douze ou treize ans. Particulièrement discrète, Jeanne en aurait peut-être dit davantage si sa fille ne s'était pas montrée aussi indifférente envers tout ce qui ne la concernait pas de près. Bien plus tard, en détaillant les photos de jeunesse de sa mère, Jacqueline remarquera qu'adolescente sa mère ne portait que des vêtements de deuil et que son visage exprimait une profonde tristesse dont on retrouvait la trace quand Jeanne se laissait aller à exprimer un regret.

Elle en sait un peu plus sur son grand-père maternel, Léon Malvoisin, qu'elle a bien connu et apprécié. Originaire d'Agen, fils d'un professeur d'anglais, lui-même professeur de lettres classiques, il officiait dans un lycée parisien. Fille, petite-fille et arrière-petite-fille d'enseignants, il aurait fallu bien du courage et une vocation impérieuse dans un tout autre domaine pour que Jacqueline David s'autorisât à quitter une voie toute tracée. Autrement dit, ses origines familiales l'ont en quelque sorte surdéterminée à s'inscrire dans un processus de reproduction sociale qui reste encore d'une criante actualité.

Le personnage central de la vie de Jacqueline de Romilly, celui ayant le plus compté pour elle jusqu'au dernier jour de sa vie et qu'elle espérait ardemment retrouver dans l'au-delà, c'est sa mère. Ainsi, elle qui semble s'être longtemps désintéressée de la religion, dans les toutes dernières années de sa vie, s'est laissé

convaincre par un prêtre libanais de se faire baptiser selon le rite chrétien maronite dans l'espoir de la retrouver dans l'au-delà.

Aux yeux de sa fille, loin d'avoir hérité de la beauté maternelle, Jeanne incarnait la féminité sous sa forme la plus exquise, la plus accomplie, car, en plus d'être particulièrement séduisante, elle passait pour être remarquablement intelligente et étonnamment habile de ses mains. On lui reconnaissait en outre un courage à toute épreuve devant les aléas de la vie et une manière pragmatique de surmonter les obstacles qui forçaient l'admiration. Non contente de s'être imposée comme romancière et dramaturge, Jeanne passait pour une femme d'intérieur accomplie. Et, ce qui ne gâtait rien, d'être capable, en toute circonstance, d'innover ou d'improviser pour surmonter avec courage, énergie, détermination et élégance les situations les plus difficiles, douloureuses ou imprévues. Ainsi, vers la fin des années trente, elle qui jusque-là se désintéressait de la politique, voire n'y connaissait rien, obtint par on ne sait quel piston un poste de chroniqueuse parlementaire et parvint, du jour au lendemain, sans l'aide apparente de quiconque, à restituer avec brio les débats à la Chambre, mais aussi à proposer des analyses dont les conclusions ou les pronostics surprenaient par leur justesse.

D'après Jacqueline, restée toute sa vie en adoration devant cette mère idéalisée à l'extrême car, en plus de disposer de tous les dons et talents, Jeanne possédait un charme irrésistible dû autant à la finesse de ses traits, à la grâce de sa silhouette qu'à son élégance et à l'originalité de son esprit. Mais surtout elle détenait ce rare privilège que même des femmes très

belles mais plus froides ou banales lui enviaient : une exquise coquetterie qui attirait les hommes.

Par sa grâce et sa distinction naturelle Jeanne se différenciait des autres femmes de sa famille qui, comme Jacqueline s'en étonnait en détaillant de vieilles photos, semblaient laides et revêches. En comparaison, l'ovale parfait du visage de Jeanne, adouci par des fossettes attendrissantes, un regard un peu triste, une fragilité apparente, et un quelque chose d'indicible qui avait le don, en plus de capter l'attention des hommes, de susciter chez eux le désir de la protéger. Sur une seule photo, où elle pose sans doute avec quelqu'un qu'elle aimait bien, Jeanne affiche un sourire joyeux et un regard tendrement malicieux. D'autres photos révèlent également qu'à peine sortie de l'adolescence elle possédait déjà une personnalité affirmée et un caractère inflexible car on devinait en elle « ce quelque chose d'irréductible qui la distinguait entre toutes. »

Le qualificatif « d'irréductible », qui revient fréquemment sous la plume de Jacqueline à propos de sa mère ne laisse pas d'intriguer. Il signifierait tout à la fois que Jeanne était intransigeante, inflexible, obstinée, peut-être aussi qu'elle manquait de souplesse et avait tendance à se montrer entêtée dans ses convictions ou ses rancunes. Cela expliquerait en partie le silence de Jacqueline sur sa famille paternelle dont elle fait l'impasse dans *Jeanne*, et dont je n'ai même pas trouvé trace dans ses nouvelles. Comme si cette mère irréprochable leur en voulait pour des raisons jamais mentionnées mais assez graves et douloureuses pour justifier une rupture définitive entre elle et cette belle-famille qu'elle semble

avoir empêché sa fille de fréquenter. Il est possible qu'ayant vécu dans un climat d'antisémitisme larvé dont les miasmes étaient loin d'avoir été éradiquées après la réhabilitation du capitaine Dreyfus, Jeanne jugeait-elle préférable de tenir sa fille à distance de ses origines juives. Hypothèse qui pourrait expliquer en partie, mais en partie seulement, le silence troublant de Jacqueline sur sa famille paternelle, elle qui ne prit véritablement conscience de ses origines juives que contrainte et forcée, à partir des années quarante et des lois antijuives du gouvernement Pétain.

Cela étant, la persistance de son mutisme sur ce sujet vient aussi de ce que personne ne l'a jamais interrogée sur sa famille paternelle. Ainsi, lors d'entretiens tardifs avec le latiniste Alexandre Grandazzi<sup>1</sup>, Jacqueline mentionne que, lorsqu'elle était normale, lors d'un bal dans les salons d'une grand-tante, elle avait discuté de son avenir avec un jeune agrégatif. On regrette que l'intervieweur n'a pas songé à lui demander de quel côté se situait ladite grand-tante. La référence à un bal dans le salon d'un hôtel particulier indique qu'il s'agirait de la famille de Maxime David, lequel comptait dans sa parentèle nombre de gens très fortunés, apparentés au monde de la finance et du négoce international, quand la famille de Jeanne était infiniment plus modeste.

De son père, disparu quand elle avait un an, Jacqueline ne conserve aucun souvenir. Elle ne le connaît que par des photographies et les anecdotes

<sup>1</sup> Jacqueline de Romilly, Alexandre Grandazzi. *Une certaine idée de la Grèce*, Éditions de Fallois 2003

que lui racontait Jeanne où les amis et collègues de son père.

Aux dires de ses proches, Maxime David, sans être beau ne manquait pas de charme et avait une personnalité aimable et chaleureuse. Mais il se distinguait surtout par une intelligence supérieure et des dons multiples, et aussi, ce qui ne gâtait rien, une grande aisance en société, voire une désinvolture laissant deviner que ce socialiste proche de Léon Blum, son aîné de douze ans, avait grandi dans un milieu aisé : « Il avait des yeux clairs et confiants – les lèvres charnues de l'homme heureux de vivre et les vêtements fripés du distrait qui attache peu d'importance à son apparence<sup>2</sup>. »

Sur la famille David, endeuillée par un fait divers ayant défrayé la chronique, Jeanne, nécessairement informée d'abord par la rumeur puis par Maxime, a préféré se taire, sans doute pour éviter que la jeunesse de sa fille ne soit perturbée par un sentiment de honte ou de gêne susceptible de compromettre son épanouissement et de gâter sa joie de vivre. Elle ne s'est d'ailleurs pas davantage attardée sur son adolescence, brutalement interrompue par le décès prématuré de sa propre mère l'année de ses douze ans. Élevée dans un cocon hyper protecteur, Jacqueline n'a jamais songé à l'interroger sur une grand-mère restée pour elle une inconnue ; elle s'est également désintéressée de l'unique frère de sa mère, Pierre. Elle sait seulement que Jeanne lui avait été très attachée mais qu'il l'avait parfois déçue par son comportement erratique et son instabilité. La guerre ne donna pas à Pierre, devenu géomètre, l'occasion de

---

2 Cf. *Jeanne*.

s'amender. L'année de ses 24 ans il succombait à ses blessures dans les premiers jours de septembre 1914, précédant de peu Maxime David dans la mort.

Ce ne sont pas les seuls drames que Jeanne eut à affronter, tant s'en faut. Il y en eut un autre particulièrement injuste. Cinq ans après l'armistice, son nouvel amour, un homme beau, riche, très épris, qui, pour l'épouser, venait de rompre une vieille liaison avec une femme célèbre et adulée, lors d'une chasse où il accompagnait sa maîtresse pour une ultime explication-, avait été tué accidentellement. Pour éviter à la fillette de cinq ans d'assister au désespoir de sa mère, des amis de Maxime conduisirent la gamine chez la fille du colonel Émile Mayer, Cécile Grunebaum-Ballin, dite Cécette, épouse d'un conseiller d'État proche de Briand et de Blum et dont les deux frères, des amis intimes de Maxime, avaient également péri durant la Première guerre mondiale. Depuis ces événements tragiques, le colonel Mayer et les siens estimaient de leur devoir de s'occuper de Jacqueline comme d'un membre de leur famille.

Toute au long de sa vie Jacqueline et sa mère restèrent proches du colonel Mayer, de sa fille et de son gendre. Dans les années trente, Jacqueline a dû croiser chez eux le jeune colonel Charles de Gaulle, un assidu des matinées dominicales du colonel Mayer qui se tenaient chez Cécile et Paul Grunebaum-Ballin.<sup>1</sup>

---

1 Charles de Gaulle, qui n'était alors que colonel, a fréquenté régulièrement, de 1925 à 1938, le dimanche matin, le salon que tenait chez sa fille le colonel Mayer, un penseur militaire dont il admirait les vues et pour lequel il professait un grand respect. Selon les biographies du général de Gaulle, il fut fortement influencé par la rigueur de la pensée d'Émile Mayer, son anticonformisme, sa revendication d'une liberté d'analyse face à la doctrine militaire



Quand la petite Cline ou Clinou (diminutif dont usaient ses proches, même lorsque Jacqueline était déjà une dame respectable) retourna dans ses pénales, rien dans le comportement de sa mère ne laissait soupçonner son désespoir. À aucun moment, Jeanne ne montra son chagrin et sa vulnérabilité. Ainsi sa fille n'a perçu que sur le tard le tempérament mélancolique, voire dépressif de celle qu'elle s'était longtemps figurée plus solide et optimiste, surtout moins sensible et fragile qu'elle ne l'était en réalité :

« Jeanne pouvait lutter de toutes ses forces ; mais le succès la trouvait déroutée, n'osant plus croire à rien d'heureux. Au seuil de la réussite, de toutes les réussites, Jeanne se montrait soudain ce qu'elle avait toujours été et toujours caché d'être : vulnérable, effrayée, solitaire. » Ainsi, le tempérament mélancolique de Jeanne est resté jusqu'au bout ignoré et incompris de sa fille comme de ses amis. Après la mort de sa mère, en scrutant les photos d'une Jeanne trentenaire qui semblait n'avoir rien perdu de sa beauté rayonnante, Jacqueline comprit enfin qu'elle affectait la sérénité pour donner le change. Rétrospectivement, certains gestes anodins qu'elle ne contrôlait pas, sa façon de fléchir exagérément le cou, un geste accablé du bras et de la main apparaissaient comme des signes laissant deviner la tendance de Jeanne à la

---

en vigueur. Bref, le colonel Mayer eut une influence déterminante sur la formation politique et stratégique du général de Gaulle (en particulier l'usage des tanks). De Gaulle rencontra en outre dans ces réunions dominicales certains des grands écrivains de l'époque dont Roger Martin du Gard, mais aussi des hommes politiques de gauche, dont Léon Blum, qui lui ouvrirent les portes du cabinet Raynaud en 1940. Pour plus d'informations se reporter à l'ouvrage dirigé par Vincent Duclerc : *Le colonel Mayer. De l'affaire Dreyfus à de Gaulle. Un visionnaire en République*, Armand Colin. 2017.

mélancolie et des phases de découragement dissimulées sous un engouement de façade.

Ce stoïcisme résigné devant la fatalité, ce refus de laisser un passé douloureux parasiter le présent, Jacqueline semble en avoir hérité, elle qui s'est fait un devoir de toujours dissimuler ses émotions, comme de faire référence à sa famille paternelle, objet d'un insurmontable tabou de la part des deux femmes.

Pour excuser en quelque sorte sa mère de l'avoir tenu à l'écart de sa famille paternelle, en même temps pour se disculper de ne pas avoir pris l'initiative de l'interroger sur les raisons de cette inimitié manifeste qui la privait de connaître une partie de ses origines, Jacqueline se justifie en rappelant que l'expérience avait montré à Jeanne « l'amère inutilité des souvenirs que l'on évoque à propos d'êtres inconnus de ceux à qui l'on raconte ».<sup>1</sup> Cette pudeur des sentiments, que François Mauriac considérait comme la lèpre de l'âme et du cœur, Jacqueline n'en prit véritablement conscience, avec regret et remords, que fort tard. C'est en effet seulement après le décès de Jeanne, que Jacqueline consternée, avait compris que son amour filial était resté sans curiosité et que, pendant toutes ces années, elle s'était contentée de recevoir passivement ce qui lui était donné sans se préoccuper des sentiments de sa mère. Dans la biographie de sa mère, elle déplore que son égoïsme l'ait amenée à tout ignorer de sa grand-mère maternelle ou de Pierre, le frère cadet de Jeanne.

Néanmoins, Jacqueline voyait régulièrement son grand-père maternel qu'elle décrit comme un homme sympathique et respectable, un bon vivant et un ex-

---

1 Cf. *Jeanne*.

cellent professeur de lettres l'ayant initié très tôt aux langues anciennes. Dans cette famille où, des deux côtés, les hommes jeunes avaient péri au cours de la boucherie de 14-18, il avait été son seul référent paternel. Elle n'ignorait pourtant pas que Jeanne n'estimait pas son père, et que si elle l'avait aimé naguère, elle ne lui pardonnait pas d'avoir trompé sans vergogne son épouse agonisante. Un jour, par hasard, les enfants avaient surpris les propos scabreux que leur père échangeait avec la voisine du dessus à travers le tuyau des WC. Peut-être aussi s'était-il passé quelque chose d'infiniment plus grave entre Jeanne et son père si l'on en juge par son roman au titre troublant et très personnel, *Premier inceste*, que je n'ai pas réussi à me procurer. Oser aborder une thématique aussi sulfureuse, à une époque où ce genre de sujet se limitait le plus souvent à un entrefilet dans la rubrique des faits divers laisse perplexe. A priori, il justifierait, davantage que l'anecdote des WC, la rancune tenace de Jeanne envers son père. Rétrospectivement, un autre détail interroge Jacqueline : le sourire rieur et heureux de Jeanne sur des photos antérieures au décès de sa mère et son expression crispée et triste après, qui indiquerait, outre le chagrin, une blessure intime jamais refermée. Autre indice qui laisse perplexe : les remarques sibyllines de Jacqueline à propos du refus de Jeanne d'évoquer la sexualité de ses personnages romanesques et aussi, d'une certaine façon, son prétendu rejet de la sexualité. Autre information qui, compte tenu de l'importance qu'elle lui accorde, serait révélatrice de ses propres inhibitions : le ton choqué à outrance en évoquant l'éditeur, Bernard Grasset, qui avait invité Jeanne à dîner dans un

cabinet particulier de chez Maxim's, ou qui s'était permis de l'enlacer dans son bureau en esquissant un pas de danse... et que sa mère avait vertement remis à sa place. Elle précise aussi à diverses reprises que même « l'amitié » entre Jeanne et Charles Munch, le chef d'orchestre dont elle avait été follement éprise, serait restée chaste, raison pour laquelle cette relation avait duré plus longtemps que de coutume avec cet homme réputé volage. Une affirmation démentie par plusieurs proches de Jacqueline qui restent persuadés que Jeanne a eu de nombreux amants.

Jacqueline rappelle aussi que Jeanne avait été choquée par le remariage prématuré de son père avec une jeune fille à peine plus âgée qu'elle, morte peu après, et un troisième mariage à peine la période de deuil achevée. Elle lui reprochait en outre de s'être montré un fieffé égoïste ; ainsi, lors du mariage de sa fille, plutôt que lui faire un cadeau pour l'aider à équiper son ménage, il s'était offert une nouvelle salle à manger ! Toutefois, bien qu'ayant retiré son affection à son père, Jeanne ne rompit jamais leurs relations, simplement elle se montrait distante avec lui.

Jacqueline se souvenait aussi que Jeanne manifestait encore moins d'indulgence envers la nombreuse fratrie de son père, à l'exception d'un frère, Louis Malvoisin, qui fut son témoin de mariage, sinon elle méprisait les autres membres de cette famille qu'elle jugeait vulgaires, encombrants, égoïstes, et même pique-assiette. En revanche, elle se reproche amèrement de ne pas avoir questionné Jeanne sur ses antécédents maternels, ni de s'être intéressée aux lointaines origines des Malvoisin, dont un village

flamand, proche de Namur, porte le nom, ainsi qu'un poète du Moyen Âge.

Cela étant, elle semble s'être encore plus désintéressée de l'histoire de sa famille paternelle, qui a quitté l'Allemagne pour s'établir en Alsace et dont le premier ancêtre connu, un certain Cerf David, colporteur de son état, s'est installé à Paris dès 1785 où il se serait reconverti dans le commerce du textile. Ses descendants, quant à eux, se seraient spécialisés dans la taille des diamants, le commerce des pierres précieuses, et ensuite lancés dans la finance. Quant aux parents de sa grand-mère paternelle, les Ehrenberg, natifs d'un *shtetl* proche de Cracovie, ils étaient arrivés en France vers la fin du dix-neuvième siècle. Durant l'enfance de Maxime ils dirigeaient une importante société de fret maritime spécialisée dans le transport de marchandises vers les Amériques qui existaient encore bien après la deuxième guerre mondiale.

Lucien David, le père de Maxime avait fait fortune dans la finance. Au moment de son décès, ce père de quatre enfants, qui avait épousé Alice Ehrenberg, une jeune fille connue pour sa beauté et richement dotée, était remisier<sup>1</sup> d'agent de change. Il passait pour avoir été à la tête d'une belle fortune acquise à la Bourse, mais écornée depuis peu par des spéculations malheureuses. Au moment du décès de leur père, en 1902, dans des circonstances tragiques. Maxime avait 17 ans, son frère Pierre 16 ans, sa sœur Marcelle 14 ans et le petit dernier, Jean 10 ans. Les deux aînés avaient

---

1 Dans le langage boursier, le remisier est un courtier disposant de clients personnels qu'il conseille en matière de placements boursiers. Pas autorisé à passer directement des ordres à la Bourse, il doit passer par l'intermédiaire d'un agent de change habilité.

été élèves au lycée Janson-de-Sailly où ils s'étaient fait remarquer par d'excellents résultats tout au long de leur scolarité.

Cette même année 1902, Maxime venait d'accéder à la célébrité pour avoir été lauréat de deux Premier prix au Concours général, l'un en philosophie et l'autre en grec, plus quatre accessits dans diverses matières et une mention très bien au baccalauréat.

### UN AUTHENTIQUE MARIAGE D'AMOUR

Jeanne Malvoisin, une ravissante jeune fille connue pour son humour, son audace et son ouverture d'esprit mais ayant sans doute baigné dans la morale puritaine ayant cours dans les années 1900, a dû se sentir fort embarrassée en entendant le jeune homme évoquer le sinistre drame qui avait bouleversé sa vie et fait pendant un moment les gros titres de la presse. La charmante dilettante, scolarisée au lycée Molière, reconnaissait avoir été une élève médiocre et indisciplinée, dont le seul titre de gloire était de s'être vue décerné un prix de moralité. Après le bachot Jeanne n'avait pas pu, ou voulu, continuer ses études. Toutefois, pour enrichir sa culture générale et échapper à son milieu étriqué, elle suivait en auditeur libre les cours de littérature et de philosophie de la Sorbonne ou du Collège de France. Jeanne n'eut aucun mal à susciter l'intérêt de Maxime David (1885-1914), un brillant normalien reçu cacique à Normale Sup et premier à l'agrégation de philosophie, réputé en outre doté de multiples talents extrascolaires<sup>1</sup>, en particulier un don exceptionnel

1 *Carnet noir* de Maxime David. Archives ENS Ulm. En réalité, ce

pour la musique. Ainsi, il se disait qu'il avait appris en quelques mois à jouer du piano avec une virtuosité déconcertante et, qu'après s'être initié au répertoire classique, il se passionnait pour des compositeurs modernes tels Ravel, Debussy et Wagner. Selon ses professeurs et ses condisciples d'Ulm, Maxime était promu à une brillante carrière dans le domaine de la pensée ou de la politique, à l'instar de Léon Blum dont il passait pour un proche et partageait les idées politiques. Dans son carnet de poésie il avait noté avec la candeur des jeunes gens épris d'idéalisme, l'appel vengeur des révolutionnaires en herbe : « O mon ami, fuyons la bourgeoisie affreuse<sup>2</sup>. »

Par le plus grand des hasards, Jeanne et Maxime auraient fait connaissance à la Sorbonne au cours d'Henri Bergson, qui avait accédé à la notoriété dès la parution de sa thèse, *Les données immédiates de la conscience* (1889), à la célébrité avec *Le rire* (1901) et l'une de ses œuvres majeures, *L'évolution créatrice* (1907). Les jeunes gens devaient s'y retrouver puis, sans doute, aller ensuite bavarder dans un café du Quartier latin ou se promener dans les allées du Luxembourg. La lecture du carnet de poésies de Maxime daté de l'année de ses dix-huit ans (1902), révèle qu'il rêvait d'une muse ressemblant trait pour trait à Jeanne. À la lecture de ces poèmes, on pressent que ce jeune homme romantique ne pouvait qu'être subjugué par une créature aussi ravissante, mutine, intelligente et subtile que Jeanne Malvoisin.

*« Et avec une âme compréhensive*

*Des yeux profonds, la croupe altièrè*

---

fut peut-être au Collège de France où Bergson venait d'être nommé professeur

2 Ibid.

*Et des attitudes pensives  
Au physique comme au moral  
Je la veux très intéressante  
Intelligente et caressante  
Comme les chats des fleurs du Mal...  
Nous aurons l'étreinte des femmes,  
Et le vertige radieux,  
Nous échangerons des baisers de flamme,  
Poètes nous serons des dieux  
Car nous aurons trouvé celle que nous cherchons!... »*

Après les vacances d'hiver, Maxime s'enthadit à inviter Jeanne au bal de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm où il résidera jusqu'en 1906, année de la réhabilitation du capitaine Dreyfus, celle aussi où il fut reçu premier à l'agrégation de philosophie. Ce dernier détail devait impressionner la fille de professeur, attendrie par le mélange de supériorité, de gentillesse et de gaucherie du jeune homme dont l'air enjoué ne parvenait pas à masquer la tristesse, consécutive au décès de son père, quatre ans auparavant, dans des circonstances tragiques, dont la presse s'était largement fait l'écho jusqu'au-delà de nos frontières.

Jacqueline de Romilly n'a jamais mentionné ce drame à quiconque. À ma connaissance du moins, personne autour d'elle n'en a entendu parler. Dans *Jeanne*, elle se limite à l'évoquer par deux phrases sibyllines passées inaperçues de ses proches. « Lui, l'homme gai et confiant avait le halo romantique du malheur – car son père avait été tué d'un coup de feu dans des conditions quelque peu scandaleuses ; il y

1 Ibid.



avait eu la publicité d'un procès commenté dans la presse... »

Ces remarques, négligées lors de ma première lecture de *Jeanne*, m'incitèrent après coup à me rendre à la Bibliothèque nationale pour consulter les notices nécrologiques relatives au père de Maxime, Lucien David, décédé à 42 ans, le samedi 21 septembre 1902, à Étretat, station balnéaire à la mode où la famille David s'apprêtait à regagner la capitale, en vue du Grand Pardon ou de la rentrée des classes qui, à l'époque, avait lieu début octobre.

Mais n'anticipons pas et revenons à l'idylle de jeunes gens très épris mais qu'a priori tout sépare, en particulier la religion et le milieu social. Maxime appartient en effet à une riche famille, Jacqueline laisse entendre que le comportement décontracté de son père laissait transparaître « une atmosphère d'aisance sociale et les manières décomplexées des riches » qui tranchaient avec son salaire de petit professeur. Si la famille de Jeanne, passé le premier moment de surprise, aurait, selon Jacqueline, accueilli le juif avec une curiosité bienveillante, celle de Maxime, en revanche, aurait manifesté sa désapprobation. Maxime avait beau prétendre tout ignorer de la religion juive, hormis une prière qu'il chantonnait parfois, il n'empêche que même si la famille n'était guère pratiquante son père avait été enterré en présence d'un rabbin. Mais surtout les fiches d'état-civil de ses antécédents paternels et maternels montrent l'absence de tout mariage mixte dans les générations précédentes. Peut-être est-ce pour cette raison que lorsque Maxime et son frère cadet Pierre<sup>2</sup> décident

2 J. de Romilly d'évidence ignorait presque tout de sa famille

l'un et l'autre d'épouser une jeune fille « goy », leur mère refusera de donner son consentement, pourtant indispensable aux yeux de la loi pour les moins de trente ans. Madame veuve Alice-Bella David, née Ehrenberg, ne s'y résignera qu'après la deuxième démarche du notaire mandaté par ses fils. Sans doute pour leur éviter des dépenses excessives, les honoraires du notaire étant à la charge des requérants, loin d'être fortunés à l'époque si l'on en juge par les adresses figurant sur les registres d'état-civil. Alors que leur mère habite les beaux quartiers (36 rue de Ponthieu, domicile des parents Ehrenberg chez qui elle s'est réfugiée après le départ de ses fils aînés de la rue Galilée où la famille résidait du temps de sa splendeur. Maxime, professeur de lycée débutant, avait élu domicile rue de Lancry, dans le dixième arrondissement ; Pierre, employé dans l'établissement bancaire d'un proche du colonel Mayer, Nathan Mayer, villa Michon, une impasse du onzième aujourd'hui disparue.

Jeanne Destibeaux, la fiancée de Pierre, sans profession, était la fille d'un marchand de bois de Neuilly. Après le décès de Pierre, elle sera employée dans une grande maison de couture ; son salaire lui permettra d'élever modestement son fils Lucien. Bon sang ne saurait mentir, il sera reçu premier à l'Internat de médecine, deviendra chirurgien, puis chef de service dans un hôpital parisien. Jacqueline de Romilly conservera toujours des relations avec son seul cousin germain et aussi avec ses fils qui contribueront à financer sa médaille de l'Académie des Inscriptions et des Lettres paternelle car dans *Jeanne* (p. 63), elle écrit que Pierre était le frère aîné de Maxime alors que c'est l'inverse.

Belles lettres. Ils figureront sur son testament pour plusieurs legs d'une valeur surtout sentimentale, – une fort belle commode XVIII<sup>e</sup> et une marine du XIX<sup>e</sup> siècles-l'un des fils de Lucien étant employé dans la compagnie de transports maritimes familiale.

Le mariage des deux frères David fut célébré le 16 septembre 1909, à la mairie du seizième arrondissement. Ni Alice, la mère de Maxime et Pierre, ni leurs deux grands-mères, vivantes à l'époque, Berthe Schiff, veuve de Jules Ehrenberg et mère d'Alice, ni Rachel Polak-Daniels, originaire de La Haye, mère de feu Lucien David, ni la sœur de Lucien, épouse Schlesinger, ni aucun membre des familles alliées n'assistèrent au mariage, ce qui laisse penser qu'ils désapprouvaient ces unions. Du coup les deux garçons se sont servis réciproquement de témoins, leurs autres témoins étant des amis de leur âge et non de proches parents comme c'est généralement la coutume. En revanche, le père de Jeanne et plusieurs membres de sa famille étaient présents ; l'un de ses témoins était son oncle Louis Malvoisin ; l'autre, le père d'une de ses amies, l'homme de lettres suisse Edouard Rod, un romancier naturaliste très en vogue à l'époque. Les parents de Jeanne Destiveaux, ses frères, sœurs, tantes, oncles et cousins étaient venus en nombre.

Ces détails aiguisèrent ma curiosité déjà alertée par le parti pris de Jacqueline de faire l'impasse sur sa famille paternelle. Elle signale toutefois que le frère cadet de son père, Jean David, s'était présenté impromptu à son mariage (avril 1940), revêtu d'une grande cape de spahi. Elle précise aussi que vers la fin de la Première guerre mondiale, Jean, âgé alors de 17

ans (en réalité 18), s'était engagé dans un régiment sénégalais, et qu'après l'armistice, se sentant incapable de se réhabituer à la vie civile il avait rempli dans l'armée<sup>1</sup>.

Le silence de Jacqueline sur la famille David surprend d'autant plus qu'elle avait largement eu le temps de connaître sa grand-mère paternelle décédée en 1932, l'année de ses dix-neuf ans, ainsi que la sœur de Maxime, Marcelle-Henriette qui était née en 1888, avait épousé un médecin, André Achille Weil, et demeurait encore en 1939 avenue de la Grande Armée. Impossible de retrouver la date de leur décès. Cela indiquerait qu'ils sont morts en déportation ou qu'ils se sont réfugiés dans un pays neutre ou ont émigré dans le Nouveau monde au tout début de la guerre. Dans *Jeanne*, Jacqueline fait succinctement allusion à de proches parents morts en déportation. Quant à son cousin germain, Lucien, il semble qu'il n'a jamais mentionné devant ses enfants le nom de la tante Marcelle dont, selon Catherine David, épouse d'un de ses fils, tous ignoraient l'existence<sup>2</sup>. Ce mystère accrédite la thèse d'un évènement dramatique ayant brisé et disloqué la famille David longtemps auparavant.

## UN SULFUREUX SECRET DE FAMILLE

Le 22 septembre 1902, les principaux quotidiens de la presse nationale et locale signalaient l'assassinat à Étretat, le dimanche 21 septembre, de Lucien

1 Cf. *Jeanne*, op. cit.

2 Entretien avec Madame Lucien David. À sa connaissance, ni son époux, ni son beau-père, Lucien David, n'ont mentionné leur existence. Un silence à jamais incompréhensible.

David, une personnalité parisienne très en vue. Au moment du drame, la victime et sa femme se promenaient tranquillement sur le bord de mer pour admirer le soleil couchant. Selon des témoins, un homme aurait abordé le couple et tenté d'engager la conversation ; mais celle-ci avait vite tourné en violente altercation. L'homme avait alors sorti un pistolet et tiré cinq coups à bout portant sur Lucien David qui avait été tué sur le coup. Selon les enquêteurs, l'auteur de ce crime passionnel, un artiste peintre d'une trentaine d'années au talent prometteur connu sous le nom de Jean Syndon, s'était ensuite constitué prisonnier au poste de police local. Interrogé par les gendarmes sur le mobile de son acte, il répondit être venu pour s'expliquer avec la victime qui l'avait violemment pris à partie, qu'au départ il n'avait pas d'intention meurtrière mais voulait laver son honneur et obtenir des excuses de celui qui l'avait gravement offensé deux jours plus tôt.

Arrivé en fin d'après-midi à Étretat, Syndon s'était d'abord rendu à la résidence des David. Le domestique lui ayant indiqué que ses maîtres se promenaient non loin de là, il était parti à leur rencontre. Les apercevant, il s'était approché d'eux et avait interpellé le sieur David qui avait tenté de le chasser pour l'empêcher de parler à sa femme. Fou de rage, il avait alors sorti son revolver. Madame Alice David avait tenté en vain de s'interposer. En constatant la mort de son mari, elle avait perdu connaissance. Après coup, l'enquête révélera qu'avant de s'évanouir, elle avait prestement sorti de son sac un télégramme de Syndon expédié la veille du drame et l'avait déchiré en mille morceaux. Après les avoir soi-

gneusement ramassés, les gendarmes étaient parvenus à le reconstituer à titre de pièce à conviction, en vue du procès.

Selon des journalistes ayant interrogé l'entourage de la famille David, Jean Syndon serait d'abord entré en relation avec le père d'Alice David, par l'entremise du directeur du Musée de la Marine, l'amiral Moi. Ce dernier aurait sollicité un passage gratuit pour Syndon à destination de San Francisco, sur l'un des navires de la compagnie de transport maritime Ehrenberg père et fils. À son retour d'Amérique, le peintre, pour manifester sa reconnaissance, avait proposé à Jules Ehrenberg de faire le portrait de son plus jeune petit-fils. Des relations d'amitié se seraient alors nouées entre la famille de Lucien David et le peintre, qui, depuis deux ans dînait rue Galilée plusieurs fois par semaine. De fil en aiguille, Syndon avait été prié de faire le portrait d'Alice David ; puis le chef de famille lui avait demandé de donner des cours de peinture à Marcelle, 12 ou 13 ans, une infirme à la santé fragile. Faute de distractions extérieures, les leçons de peinture avaient été les bienvenues, la fillette restant souvent confinée à la maison. Sauf qu'au bout de quelques mois, des gens de son entourage avaient averti Lucien David que, hors de sa présence, Syndon se permettait des gestes déplacés avec sa fille et avec la domestique.

Lucien David lui avait aussitôt envoyé une lettre comminatoire spécifiant qu'il ne serait plus le bienvenu chez eux. Le peintre avait répondu par un bref billet disant : « Vous êtes un être bien abject, cher Monsieur. » Cruellement offensé par cette réponse, Lucien David s'était posté le lendemain à proximité

de l'atelier de Syndon, avenue de Versailles. En présence du peintre il avait réitéré ses reproches à haute et intelligible voix et, sur le coup de la colère, lui avait craché à la figure puis violemment frappé avec sa canne. Selon des témoins ayant assistés à la scène Syndon s'était abstenu de répliquer. Mais plus tard il avait reconnu que, fou de colère, il s'était précipité chez un armurier pour se procurer un revolver.

Une heure après l'agression, il télégraphiait à Alice David qu'il partait tout de suite pour Étretat afin de lui raconter la scène et lui demander de se préparer à le suivre. Elle avait répondu : Chose demandée est inutile. Je rentre lundi. Ne me force pas à venir. Signé Mona ». Syndon avait envoyé deux autres télégrammes la suppliant de rejoindre Paris au plus vite pour éviter un drame. Dans la soirée, un télégramme d'Alice l'informait qu'elle était trop souffrante pour se déplacer et lui interdisant de venir à Étretat. Un dernier télégramme de Syndon, encore plus compromettant, lui avait été remis le matin du drame, celui-là même qu'elle s'était empressée de déchirer. D'évidence son contenu, et surtout l'emploi du « tu » ne laissait planer aucun doute sur la nature de leur relation.

Des témoins appelés à comparaître au procès, ont assuré que Lucien David, un fort bel homme, pas réputé un modèle de fidélité conjugale, et qui jusque-là passait pour fermer les yeux sur la relation de sa femme avec Syndon, avait vu rouge en apprenant que le peintre s'était permis des gestes déplacés avec sa fille et laissait entendre qu'il l'épouserait dès qu'elle serait en âge de se marier. La famille David, et surtout les grands-parents passant pour très riche, cela

prouvait qu'à la bassesse, l'immoralité et le cynisme, Syndon ajoutait la cupidité.

Le procès se déroula deux mois après les faits, au Palais de Justice de Rouen, et connut une affluence sans précédent. Le public comprenait de nombreux mondains venus de Paris et une horde de journalistes français et étrangers. Alice David, 36 ans, dispensée de comparaître à l'audience pour raisons de santé était représentée par son avocat et des membres de sa famille venus témoigner, contre toute vraisemblance, de sa moralité. Durant son interrogatoire Syndon joua au gentleman, s'évertuant, quitte à aggraver son cas, à ne pas compromettre la femme aimée, jurant devant la Cour que cette femme ravissante, dont il était tombé amoureux, n'était qu'une amie et une confidente.

Interrogée par la justice Alice David nia catégoriquement avoir été la maîtresse de Syndon. Elle reconnaissait cependant que les nombreuses séances de pose avaient créé entre eux une certaine intimité et, qu'ayant le même âge, il leur arrivait de se tutoyer. Mais ses déclarations furent contredites par des voisins venus témoigner sous serment l'avoir surprise à plusieurs reprises se rendant dans l'atelier du peintre en s'efforçant de passer inaperçue. Pour la cour, l'usage du tutoiement et de mots tendres dans leur correspondance confortait la version de la femme adultère cherchant à dissimuler sa relation coupable avec la complicité de son amant.

Selon l'avocat général, certains indices suggèrent cependant que Madame David envisageait de rompre une liaison devenue périlleuse compte tenu des exigences de Syndon qui insistait pour qu'elle s'enfuie



du domicile conjugal, avec sa dot, pour le suivre à l'étranger.

À l'issue du procès, Syndon fut condamné à dix ans de travaux forcés. Alice David ne fut pas sanctionnée pour complicité. Il y a cependant fort à parier qu'elle fut mise au ban de sa famille et de la bonne société et que le retentissement de ce drame envenima ses relations avec ses fils aînés très attachés à leur père, et sans doute plus sensibles au scandale que les cadets. Sinon, comment justifier l'absence d'Alice David et des représentants des familles alliées au mariage civil de Maxime et de Pierre, même si tous désapprouvaient ces unions avec des non juives, par surcroît de condition socio-économique relativement modeste alors que les deux garçons pouvaient prétendre à des mariages plus prestigieux.

Si je m'attarde si longuement sur des événements survenus onze ans avant la naissance de Jacqueline David, c'est parce qu'à la lecture de *Jeanne*, j'ai d'emblée été intriguée par l'absence de référence à sa grand-mère paternelle qu'elle aurait eu tout loisir de fréquenter ainsi que sa famille paternelle. De même on ne relève que de rares références à ses origines juives jusqu'à ce que la politique raciale de Vichy l'exclue de la fonction publique.

Cette omission suggère que ce drame familial soigneusement dissimulé, mais dont Jacqueline était nécessairement informée, l'aurait infiniment plus marquée qu'elle ne consent à l'avouer. Comme si, d'une certaine façon, elle se serait sentie tributaire d'un secret de famille dont, par délicatesse, on évitait de parler chez les Malvoisin, qui en avaient pris

vraisemblablement connaissance par la presse au moment des faits.

Quant à Jeanne, pour éviter de perturber sa fille, elle a dû s'efforcer de limiter tout contact avec cette grand-mère sulfureuse et une famille loin de l'avoir accueilli à bras ouverts.

Sinon, comment expliquer qu'Alice David, à moins d'avoir perdu la raison, ait persisté, après la mort tragique de ses deux fils, à refuser de voir leurs veuves et surtout ses petits-enfants ? L'expérience montre que, même dans les familles les plus déchirées, l'hostilité s'estompe quand des circonstances tragiques imposent la réconciliation nonobstant les litiges antérieurs. Le refus de pardonner venait peut-être de « l'irréductible » Jeanne qui, pour préserver sa fille avait jugé préférable de la soustraire à l'influence d'une famille jugée trop pathogène et compromettante.

On peut en tout cas supposer que la découverte du drame d'Étretat est en partie à l'origine de l'occultation de la sexualité dans les romans et nouvelles de Jacqueline qui, lorsqu'elle fait exceptionnellement allusion à une relation sexuelle entre des personnages, ne le fait que pour marquer sa désapprobation, voire son mépris et son dégoût. Peut-être est-ce l'une des raisons qui l'ont incitées à cloisonner ses relations, détruire systématiquement sa correspondance, conditionner ses proches à se montrer avares de confidences dès qu'il était question d'évoquer sa vie privée. Vers la fin de sa vie Jacqueline s'est d'ailleurs évertuée à brûler des quantités impressionnantes de documents personnels, comme si le contenu de certaines lettres écrites par elle ou reçues de corres-

pondants, était susceptible de choquer ceux qui les liraient après sa mort. Une pudeur extrême des sentiments et un grand souci de discrétion expliquent sa décision de ne pas laisser paraître *Jeanne*, son livre le plus personnel, de son vivant afin que personne ne devine, derrière certaines allusions, l'identité des acteurs clés de sa vie privée, en particulier un homme célèbre dont elle et Jeanne avaient été profondément éprises, l'une au grand jour puisqu'elle passait pour sa maîtresse, et l'autre dans le secret de son cœur